

Brèves littéraires

Brèves

Il a suffi d'une chaise

Danielle Kerdevez

Numéro 57, hiver 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6420ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Kerdevez, D. (2001). Il a suffi d'une chaise. *Brèves littéraires*, (57), 39–40.

DANIELLE KERDEVEZ

Il a suffi d'une chaise

*Il n'y a pas de mots pour désigner
l'état des parents dont les enfants meurent :
ils ne sont ni veufs ni orphelins ; ils sont rien.*

Francine Noël
Maryse

Il a suffi d'une chaise, qui se renverse...

Je recense les regards, les mots, les gestes. D'un côté, l'amour avec sa tendresse et ses caresses ; les joies et les rires complices. De l'autre, l'impatience, l'exaspération ; pour carapace, l'indifférence. Bilan douloureux. La culpabilité me ronge.

Michel, mon bébé énergique, mon enfant si gai. Michel, susceptible, révolté, à l'étroit dans sa peau d'adolescent rageur. J'ai perdu mon fils, le temps de sa métamorphose. Sa muraille de silence étanche, ses regards tranchants, m'ont heurtée.

Il a suffi d'un coup de pied à une chaise, qui se renverse...

Sous ses cheveux verts de rebelle, ses rêves ont échoué sur des récifs inconnus. Il portait la vie comme une grande cape d'épines. Sans espoir, mon petit roi

a abdiqué. Pourquoi, pourquoi, pourquoi... À l'infini. Écholalie des regrets. Sa souffrance acérée, son désespoir muet, ont fait de lui un naufragé du destin. Ma peine, incommensurable, d'être passée à côté de sa détresse, les yeux scellés par la résignation.

Il a suffi d'une corde autour du cou, d'un coup de pied à une chaise, qui se renverse...

Il savait que je le découvrirais, pendu au plafonnier de la salle à manger. Il m'a imposé sa mort comme un électrochoc. Par haine, peut-être. Mon cœur blessé suppure sous sa cruauté. La douleur, amère, tisse le linceul de la mère triomphante. Échec cuisant ! Pourtant, je vis.

La femme aux allures de bonheur affairé a coulé au fond d'une mer dévoreuse d'épaves. Lorsque je sens l'odeur de l'automne qui pointe à la porte d'un été si moche, une joie, minuscule, circule dans mes veines fatiguées et irrigue mon cerveau engourdi. Je grignote, sans faim, l'existence insipide. Je crains d'avoir transmis à mon fils mon inappétence pour la vie. Pas ma lâcheté... malheureusement.

Il a suffi d'entrevoir le côté infâme de l'homme, d'une corde autour du cou, d'un coup de pied à une chaise, qui se renverse...